

BILJANA SRBLJANOVIĆ

Journal de Belgrade

(...)

Post-scriptum

La dernière nuit

Une nuit claire au-dessus de Belgrade, les avions s'approchent, je les entends au loin. Le jeu de l'ordinateur est en train de commencer. Je suis assise sur une valise, tous mes biens sont dans une malle. Les billets pour les différents moyens de transport qui m'emmènent loin d'ici, le passeport et le visa Schengen – actuellement mon plus cher trésor – sont dedans. Le moment devient trop pathétique et cela, je ne peux pas me le permettre. Aussi, je ne poursuis qu'avec les faits.

Je calcule : encore quelques heures avant le départ du car. Le passage des frontières et trois changements d'avion. Dans moins de trente-six heures, ma nouvelle vie va commencer.

Je calcule : les meilleurs amis au courant, les objets de l'appartement donnés en garde, les parents au courant de rien. Je n'ai pas eu la force de leur faire mes adieux. Je leur téléphonerai du premier pays voisin pour leur annoncer l'inévitable.

Je calcule : la CNN prévoit la poursuite des bombardements pendant l'été. Milosevic est plus fort que jamais, du sommet de son pouvoir il devra inévitablement chuter. Quelques mois encore, une année, une décennie peut-être – cela passera vite.

J'additionne les faits, je les multiplie par les émotions, j'introduis des inconnues, je multiplie de nouveau, je multiplie : l'équation devient insoluble.

Si je pars maintenant, qu'est-ce que je gagne ?

La sécurité, c'est sûr. Généreusement, mes amis allemands m'offrent tout : la vie dans une très belle ville, le travail que j'aime, le confort et la paix.

Je divise : si je pars maintenant, qu'est-ce que je perds ?

La peur pour ma propre vie, l'anxiété existentielle, la peur d'un

futur incertain. Les choses de la vie auxquelles je renonce facilement.

Et puis, soudain, je me lève. Je renonce aux mathématiques, je regarde autour de moi, je regarde par la fenêtre, je me lave, je prends un somnifère et, tranquille, je vais me coucher.

Noir.

Le matin m'a trouvée à Belgrade, le car et les avions partis sans moi. Depuis que la guerre a commencé, je ne me suis jamais sentie aussi bien. Au milieu de mes affaires, pendant que je prends mon café du matin, je réfléchis : comment serait ma vie si j'étais partie ? Quelle personne serais-je devenue, si j'avais tout abandonné ? Comment pourrais-je vivre en sachant que les missiles sifflent au-dessus des têtes de ceux qui me sont les plus chers, qu'ils sont menacés par la terreur de Milosevic pendant que je suis en sécurité ? À quoi ressembleraient mes drames, à l'avenir ? Au fait, à quoi ressemblerait ma nouvelle vie de réfugiée ? Comment pourrais-je me regarder dans le miroir en sachant que j'ai tout abandonné, mes amis, ma ville, mon idée de la création d'un meilleur pays, ma langue, pour ne sauver, au moment de la plus grande crise, que mon existence physique ? Et les gens qui n'ont pas où partir ? Et ceux qui ont interdiction de franchir la frontière ? Que faire alors avec moi-même ?

Une fois tout cela terminé, je suis sûre que je souhaiterai vivre et travailler dans un des pays dont j'apprécie les valeurs culturelles et artistiques. Sûre que je souhaiterai y être la bienvenue en temps de paix. Mais je suis sûre aussi que je dois essayer jusqu'au bout de faire quelque chose de mon propre pays, quelque chose dont je serai fière. Et alors, quand je saurai que j'ai mené à terme la vie dans laquelle je me suis retrouvée par hasard, je pourrai voyager et travailler, avec la conscience tranquille, je pourrai alors accepter de nouveaux défis, je pourrai commencer mille et une vies nouvelles. Car quelle est la pire des choses qui puisse m'arriver ? Qu'une bombe me tombe sur la tête (ce qui est peu probable) ? Qu'une balle anti-aérienne entre dans ma salle de bains et ne me trouve pas prête (ce qui est un peu plus probable) ? Que de peur, je la ferme, que je devienne victime de l'auto-censure et que je renonce à tout ce en quoi j'ai cru ? Et cela, ce n'est pas du tout possible.

Je me lève et me mets à défaire ma valise. Je me lève et je reste
ici. Je ris.

Texte français Ubavka Zarić
en collaboration avec Michel Bataillon

Printemps 1999. Pendant les bombardements de Belgrade par les forces de l'OTAN, tous les soirs, Biljana Srbljanović rédige les billets qu'elle envoie et publie dans le quotidien italien *La Repubblica*. L'éditeur italien Baldini e Castoldi réunit les textes et les édite en 2000 dans un recueil intitulé *Diario da Belgrado (Journal de Belgrade)*. Pour la présente traduction, nous sommes partis des textes originaux confiés par l'auteur.